

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande**

Band (Jahr): **38 (1902)**

Heft 3

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Nutzungsbedingungen

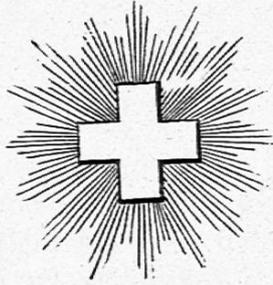
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

XXXVIII^{me} ANNÉE

N^o 3.



LAUSANNE

18 janvier 1902.

L'ÉDUCATEUR

(L'Éducateur et l'École réunis.)

Eprouvez toutes choses et retenez
ce qui est bon.

SOMMAIRE : *Une nouvelle langue internationale. — Chronique scolaire : Vaud. Genève. Jura bernois. Zurich. Allemagne. Autriche. — Nouveautés pédagogiques et littéraires. — PARTIE PRATIQUE : Sciences naturelles : Les arbres en hiver. — Les premières leçons d'écriture. — Arithmétique : le nombre 7. — Compte d'un vigneron. — Ecole enfantine. Causerie morale.*

UNE NOUVELLE LANGUE INTERNATIONALE¹

Il y a plus d'un quart de siècle que le célèbre Max Muller disait dans ses leçons sur la science du langage à l'institution royale de la Grande Bretagne :

« Il est de mode de tourner en dérision l'idée d'une langue artificielle, mais si ce problème était réellement absurde, un homme tel que Leibnitz se serait-il aussi vivement intéressé à en rechercher la solution?... J'affirme que cette langue artificielle pourrait être plus régulière, plus parfaite, plus facile à apprendre que n'importe laquelle des langues naturelles de l'humanité ».

Avant cette époque, bien des efforts avaient déjà été tentés dans le but de créer une langue qui pût être le véhicule commun de la pensée du monde civilisé. Pendant longtemps les systèmes proposés ne purent recueillir qu'un fort petit nombre d'adhérents.

Dès lors, les exigences des relations actuelles entre les peuples ont fait sentir de plus en plus les inconvénients qui résultent de la diversité des langues. Aussi les essais se sont-ils multipliés ; depuis une dizaine d'années, on en compte plus de trente. Comme le dit M. E. Naville dans son rapport à l'Académie des sciences morales et politiques : « L'établissement d'une langue internationale est une des nécessités de la civilisation actuelle ».

Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet, mais nous voulons nous borner à en esquisser le côté qui répond au programme de cette revue.

Que d'œuvres scientifiques ou littéraires sont lettre morte pour beaucoup d'entre nous, faute de pouvoir les lire dans l'original. Peu nombreux sont les instituteurs qui possèdent suffisamment une autre

¹ Cet article tient compte des simplifications admises par la *Société suisse de réforme orthographique*.

langue que la maternelle, pour pouvoir s'en servir avec profit et, cependant, tous ont, au cours de leurs études, dépensé bien des heures à l'étude de l'alemand. Et même pour ceus qui conaissent cette langue, ce n'est qu'une faible partie de la littérature du monde qui est à leur portée.

Si, au contraire, il existait un organe international, facile à apprendre, dans lequel tous les chefs d'œuvres de l'esprit humain pussent être écrits ou traduits, quel avantage ! Avec moins de temps que celui que nous avons consacré à l'étude d'une seule langue étrangère, nous aurions la connaissance parfaite de cet idiome et, dès lors, nous pourrions parler et corespondre avec le monde entier.

La question mérite notre atention à un second point de vue, celui du surmenage. On se plaint de ce fléau et avec raison, particulièrement dans l'enseignement secondaire. Or, il ne résulte pas simplement de programes trop chargés de matières scientifiques, mais aussi des langues qu'il faut apprendre... ou tout au moins étudier. Les écoles de comerce sont particulièrement favorisées à cet égard : c'est huit, dix et même douze heures qui sont consacrées aux langues, sans compter les préparations à domicile. Le programme du baccalauréat est également chargé de deus ou trois langues, sans parler du latin, aujourd'hui vigoureusement batu en brèche par nombre d'esprits clairvoyants.

Si l'on pouvait se borner à l'étude d'une seule langue, facile, le programme serait sérieusement déchargé et come on pourrait la pousser assez loin pour qu'elle soit conue à fond, le résultat final serait bien préférable. On obtiendrait mieus, avec moins de peine, tant au point de vue du développement de l'intelligence qu'à celui de la pratique. Il est à remarquer, en effet, que tout ce bagage linguistique aquis à l'école ne sert qu'à peu de chose si l'on n'y consacre pas beaucoup de temps encore, après l'école. Combien de personnes peuvent le faire ? Bien peu, et le résultat pratique n'est ataint que par une élite, pendant que le grand nombre des intéressés ne peut faire les sacrifices nécessaires.

Il y a plus. L'étude d'une langue étrangère a pour effet de nous faire connaître mieus notre langue maternelle, c'est là un principe qui n'est pas contesté. Alors, dira-t-on, le bénéfice résultant de cette étude sera perdu, si l'on n'a pas l'ocasion de sonder les mystères des déclinaisons, des verbes séparables et des inversions de la langue de Göthe ou les bizareries de la prononciation de celle de Shakespeare ! Point, car si l'on n'étudie plus ces langues, on apprendra la langue internationale ; on aura là aussi un terme de comparaison, et combien supérieur à celui qui résulte de l'étude des langues maternelles !

En effet, les langues vivantes sont le produit de forces naturelles, agissant souvent sans logique pendant le cours des siècles ; elles sont hérissées d'exceptions, d'idiotismes, de difficultés de toute sorte. Faire des comparaisons entre deus langues naturelles, c'est

come si l'on comparait entre eus les sistèmes de poids et mesures de jadis, n'ayant d'autre caractère comun que la complexité des unités et de leurs dérivés. Au contraire, comparer notre langue maternelle avec un idiome international, c'est comparer un des susdits sistèmes avec l'admirable système métrique, qui est en train de supplanter tous les autres. Il y aura donc avantage, même au point de vue de la connaissance de notre propre langue à en savoir une qui soit absolument logique et constitue come un étalon linguistique, qui permète de se rendre compte avec précision de toutes les particularités des divers idiomes.

Tout cela est fort bien, direz-vous, mais cette panacée, cette langue universelle, logique, facile à aprendre existe-t-elle? L'échec du volapük n'est-il pas la preuve que la solution du problème n'est pas possible? Nous répondrons que l'échec du volapük et de bien d'autres essais ne prouve qu'une chose, c'est que le problème est difficile à résoudre, non qu'il est impossible. C'est ce qu'a fort bien compris le Dr Zamenof de Varsovie quand il s'est atelé à son tour à cette grosse question; c'est ce qu'a compris également un Français, M. L. de Beaufort qui a consacré plusieurs années de sa vie à des recherches analogues. Ces deus chercheurs, travaillant sans se connaître, sont arivés à un résultat presque identique. C'est alors que le dernier, mis au courant des travaux de son concurrent et les trouvant plus avancés que les siens, fit table rase de ses travaux antérieurs pour adopter la création du Dr Zamenof.

Celui-ci, sous le pseudonyme de Dr Esperanto, publia, en collaboration avec ses premiers adhérents, son projet de langue internationale qui fut bientôt désignée par le nom d'*Esperanto*.

Actuellement, on publie des journaus en cette langue, on écrit et on traduit des livres. Ses adhérents se comptent par dizaine de milliers et parmi eus se trouvent des notabilités des lettres et des sciences.

L'Académie des sciences morales et politiques s'en est occupée et a entendu un raport de M. Ernest Naville, très favorable au nouvel idiome. A l'Académie des sciences ont été déposées des notes de M. le général Sebert et de M. Méray, professeur, sur les avantages de l'Esperanto comme langue scientifique internationale. Enfin, le récent congrès de la pais, à Glasgow, a voté des résolutions favorables à l'Esperanto.

Tout montre qu'il s'agit, cette fois, d'un mouvement sérieux, qui doit nous intéresser puisque, dans notre pays, la diversité des langues est souvent une entrave aus relations confédérales.

A.-P. DUBOIS.

Le plus dangereux métal est l'acier. Il fournit la matière des glaives, des plumes à écrire et des tournures.

CHRONIQUE SCOLAIRE

VAUD. — M. le conseiller d'Etat J.-F. Viquerat vient de prendre sa retraite après avoir fait partie, pendant près d'un quart de siècle, de la première autorité du canton. M. Viquerat portait un vif intérêt à l'école populaire, dont il comprenait les nécessités. On sait que le Service des bâtiments de l'Etat relève du Département de l'Agriculture et du Commerce. C'est à ce titre que l'honorable Chef du Département a eu à s'occuper de la construction du nouveau bâtiment des Ecoles normales. Le corps enseignant n'oubliera pas la part qu'il a prise à cette œuvre où il a mis toute son énergie et toute sa persévérance.

Les meilleurs vœux de l'*Educateur* accompagnent ce digne et sympathique magistrat dans sa retraite.

— **Traitement.** — Plusieurs communes progressistes viennent d'augmenter le traitement de leur corps enseignant primaire. *Genollier* a accordé une augmentation de 100 fr. à son régent; *Mézières*, 150 fr. à l'instituteur et 100 fr. à l'institutrice; *Renens* a porté à 1500 fr. le traitement de son maître primaire.

— La commune d'*Arzier-le-Muids*, vient de porter le traitement de ses instituteurs à fr. 1500.

La commune de *Pully* a augmenté le traitement de son premier instituteur de fr. 75 et de la maîtresse de l'école enfantine de fr. 100.

Les autorités communales de *Burtigny* viennent de voter l'augmentation du traitement de notre collaborateur M. Kohlheim, qui, depuis 18 ans, est à la tête de l'école de cette commune. Nos sincères félicitations à tous.

— **Yverdon.** — La commission de gestion du Conseil communal d'Yverdon avait demandé l'augmentation du traitement du corps enseignant primaire. M. le syndic Paillard s'est opposé à cette demande. Le Conseil communal s'est rangé à sa manière de voir, malgré le discours de M. Fornallaz appuyant la proposition de la commission de gestion.

— † **Henri Nicod.** — La veille de Noël, on rendait, à Granges-Marnand, les derniers devoirs à notre ancien collègue Henri Nicod. De nombreux amis avaient tenu à accompagner au champ du repos ce vaillant lutteur.

M. Perret, pasteur, a fait ressortir l'exemple de travail que le défunt laisse à ses collègues. Sur la tombe, M. F. Cornamusaz, député au Grand Conseil, ancien instituteur, a rappelé les vertus, le courage, l'abnégation de celui dont nous pleurons la perte et dont la vie fut un modèle de labeur.

Henri Nicod naquit en 1852, à Granges-Marnand. Après avoir suivi, en excellent élève, l'école primaire de son village, il entra à l'Ecole normale en 1869. Il en sortit en 1873, le second de sa volée. Il occupa d'abord le poste de Trey, jusqu'en 1866, puis il fut appelé à Lonay, où il demeura jusqu'en 1899. Attaqué par une maladie qui ne pardonne guère, il alla se fixer à Constantine où sa femme est institutrice. Il y donna les cours complémentaires et les leçons de gymnastique. Pendant près de dix ans, il a été secrétaire de la Commission pédagogique des examens de recrues.

Nous présentons à ses cinq enfants et à sa veuve affligée l'expression de notre vive et bien cordiale sympathie.

E. S.

— **Fournitures scolaires.** — La circulaire du 10 janvier 1902 fait connaître au personnel enseignant primaire les conditions de livraison du matériel qui sera remis gratuitement aux élèves des écoles publiques pendant l'année 1902-1903.

Ainsi que cela était annoncé il y a un an, la distribution des manuels :

a) *Magnenat*. Petite histoire de la Suisse,

b) *Droz*. Cours élémentaire d'instruction civique, a été supprimée, afin de ne plus avoir le choix entre deux livres pour la même branche.

L'unification des manuels, dans le canton de Vaud, sera donc très prochainement un fait accompli.

Les instituteurs apprendront avec plaisir que l'élaboration des nouveaux manuels avance. Le Département de l'instruction publique et des cultes leur annonce en effet qu'il espère pouvoir faire envoyer aux écoles, pour l'hiver prochain, les manuels d'histoire biblique, de lecture du degré intermédiaire, de chant, et le recueil d'arithmétique destiné aux élèves du degré intermédiaire. En 1903 paraîtront les manuels d'histoire suisse, de sciences naturelles et le recueil d'arithmétique pour le degré supérieur.

La préparation d'un manuel est plus longue qu'on ne se l'imagine au premier abord.

Pour faire un livre d'école vraiment supérieur à ceux que l'on possède, il faut se livrer à des recherches et à des comparaisons nombreuses, aussi les semaines passent-elles avec une rapidité qui vous arrache souvent un cri de protestation.

Nous sommes en tout cas heureux de penser qu'à peu de chose près, en 1903, notre canton aura, en ce qui touche à l'instruction populaire, sa collection de manuels bien à lui, élaborés par des enfants du pays. Ce complément indispensable de notre nouveau *Plan d'études* contribuera, espérons-le, à assurer la marche de l'enseignement, à faciliter maîtres et élèves, ce qui ne sera pas de trop après la période de transition dans laquelle nous sommes maintenant. Et dire que notre organisation scolaire appelle d'autres améliorations encore sur lesquelles nous reviendrons un jour.

De nouvelles *instructions* pour les réquisitions et la distribution du matériel gratuit ont aussi été élaborées. Elle contiennent ce qui est demandé à cet égard des autorités communales, des dépositaires, du personnel enseignant, et servent à remplacer celles du 18 octobre 1894 en même temps que les prescriptions figurant dans plusieurs circulaires parues depuis ce moment-là.

L. HENCHOZ.

Section genevoise. — La Société pédagogique genevoise a tenu plusieurs séances très fréquentées durant ces dernières semaines. L'une d'elles a été en partie consacrée à un échange de vues sur l'arrêté du ministère français concernant la syntaxe. C'est M. Lucien Baatard, président, qui a introduit la question par un rapport dont nous croyons utile de reproduire les principaux passages.

« Dans une rapide esquisse de l'histoire de notre langue, il a tout d'abord rappelé les diverses phases par lesquelles a passé l'orthographe française : l'écriture d'abord phonétique du moyen âge, la réaction étymologique qui amena une orthographe plus savante, enfin les rectifications et allègements successifs apportés à cette dernière. De tout temps, notre orthographe a excité le zèle de réformateurs plus ou moins hardis et plus ou moins écoutés. Vers le milieu du XVI^{me} siècle, Jacques Pelletier proposait déjà de supprimer les lettres étymologiques de provenance grecque et d'écrire *téologie*, *philosophie*, etc. Un siècle plus tard (1660), la grammaire de Port-Royal essayait de poser les bases de l'accord de l'écriture et de la prononciation, en notant chaque son par une seule figure ne représentant que ce son. Bossuet était d'avis de réserver la terminaison *ant* aux participes et

de terminer en *ent* les substantifs, adjectifs et adverbés. L'Académie elle-même a admis de nombreuses corrections dans les sept éditions successives de son dictionnaire.

Ces dernières années, en face de la tâche toujours plus ardue qui incombe à l'instruction primaire, la question de la réforme orthographique s'est de nouveau imposée à l'attention de nombreux hommes d'école qui estiment que l'étude graphique des mots prend un temps trop considérable, que les exercices syntaxiques ont trop le pas sur les exercices de lecture, que l'on se soucie trop de la forme et pas assez de l'idée. Des philologues, des écrivains, le grand public même se sont intéressés à la question. Ici M. Baatard lit une circulaire datée du 27 avril 1901 et adressée aux recteurs d'académie par M. Léon Bourgeois, alors ministre de l'instruction publique, et dans laquelle celui-ci se plaint de l'importance excessive accordée parfois dans les examens aux singularités et aux subtilités de l'orthographe et entre dans d'intéressants détails à ce sujet.

Ensuite M. Baatard rappelle qu'il y a deux ans, une commission de huit membres, comprenant entre autres MM. Gaston Paris et Gréard, de l'Académie française, Croiset, professeur, fut nommée par M. le ministre Georges Leygues, pour préparer un projet de simplification de l'enseignement de la syntaxe. Le travail de cette commission, ratifié, sauf en certains détails, par le Conseil supérieur de l'instruction publique, fut soumis à l'Académie française : les points sur lesquels l'accord s'était établi entre le Conseil supérieur et l'Académie firent l'objet de l'arrêté connu du 26 février 1901. Cet arrêté ne vise pas l'orthographe d'usage et n'apporte aucune *simplification* à la syntaxe, comme son titre pourrait le faire croire ; il se borne à indiquer un certain nombre de tolérances à observer dans l'appréciation des épreuves d'examens. L'arrêté dit, par exemple, que l'on tolérera *il faudrait qu'il vienne* ou *qu'il vint* ; mais la première forme n'est pas plus recommandée que la seconde. M. Baatard termine son très intéressant exposé en demandant à la Société d'exprimer son avis sur l'interprétation à donner à l'arrêté, dans l'enseignement primaire. Devra-t-on, en particulier, faire connaître aux élèves les tolérances, ou devra-t-on n'enseigner dans chaque cas qu'une seule règle et laquelle : celle de l'Académie ou celle admise par tolérance ? »

Répondant à l'invitation du président, plusieurs des assistants ont pris la parole, entre autres M. Roget, M. Pesson, M^{lle} Willy, M^{me} Tissot et M. Lagotala. M. Roget, en particulier, a fait remarquer que « nous ne pouvons songer à aller plus vite que nos voisins de France sans nous exposer à une rupture qui n'a rien de désirable. L'Académie et les historiens de la langue n'ont point pris encore les mesures propres à satisfaire les désirs légitimes du corps enseignant. La tradition humaniste qu'ils représentent n'a pas su prendre, pour le mettre à la base de notre langue actuelle, ce qu'il y avait de bon dans l'orthographe adéquate à la prononciation naturelle, dans la vie, la saveur de la langue du moyen âge. Les académiciens sont d'ailleurs des littérateurs pour lesquels les mots ont avant tout des caractères visuels qu'ils ne désirent pas voir soumettre à des changements. Il faut reconnaître cependant qu'on a corrigé quelques écarts de logique dans la langue ; c'est peu encore, mais nous n'en devons pas moins le constater avec plaisir et exprimer des vœux pour l'avancement de la question. »

Au vote, l'assemblée a adopté à l'unanimité les conclusions suivantes formulées par M. Baatard : « 1. Les abus visés par la circulaire et l'arrêté du ministère français ne se produisent pas dans les écoles genevoises. 2. Quand l'un des cas figurant à la liste annexée à l'arrêté se présentera dans l'enseignement, le maître se bornera à indiquer la forme reconnue comme la plus correcte ; néanmoins, les tolérances prescrites seraient observées dans l'appréciation des épreuves d'examen. 3. Il est désirable que la réforme orthographique aboutisse, dans un délai aussi court que possible, à des simplifications réelles, admises sans restriction par l'Académie, et portant surtout sur l'orthographe d'usage ».

R.

JURA BERNOIS. — † **Albert Petitjean**¹. — Le 19 décembre un grand cortège accompagnait au champ du repos la dépouille mortelle de M. Albert Petitjean, ancien instituteur.

Cet ami et collègue regretté était né en 1845 à Souboz, son lieu d'origine. Son père exerçait déjà les fonctions d'instituteur dans une localité voisine, mais atteint d'un mal qui devait l'enlever à l'affection des siens, il revint dans sa commune se vouer aux travaux des champs.

A sa mort, il laissait une veuve chargée de deux garçons à élever. Le plus jeune Albert, se faisait remarquer par sa vive intelligence et son esprit pétillant. Sa mère désirait qu'il embrassât la vocation d'instituteur, en souvenir de son mari. Grâce à l'appui de personnes bienveillantes, il put entrer, à peine âgé de 10 ans, à l'Ecole normale évangélique de Glaye, localité française située à la frontière suisse. Il y resta un an, puis fut admis à l'Ecole normale de Porrentruy.

En 1863, il en sortait après de brillants examens, muni d'un brevet bien mérité. Ses combourgeois, désireux de le posséder comme instituteur, l'appelèrent à diriger l'unique classe de Souboz. Il accepta. Et pendant 23 ans, il y enseigna avec amour, zèle et dévouement, jusqu'au jour où, dans la force de l'âge, terrassé par une maladie foudroyante qui le rendit infirme pour le reste de ses jours, il dut forcément résigner ses fonctions.

M. Albert Petitjean n'a pas été seulement un vaillant instituteur. Chargé presque toujours de fonctions administratives communales, il remplissait son mandat avec un esprit d'ordre et d'économie dont les fruits sont encore visibles aujourd'hui.

Ses loisirs, il les consacrait à tout ce qui était bon et beau : pendant plusieurs années, il fut le directeur de l'ancien Chœur mixte du Petit-Val. C'était aussi un cœur plein de sollicitude pour les infortunés : nous aurions bien des faits à relever à ce sujet.

Et nous qui avons eu le privilège d'être son ami, nous nous souvenons encore des heures agréables passées en sa compagnie et combien son absence des réunions synodales a été regrettée de tous ses collègues.

A. J.

ZURICH. — Ce canton possède déjà 15 classes spéciales pour les retardés et les faibles d'esprit, à Zurich, Winterthour, Richtersweil et Wädensweil. L'asile cantonal de Regensberg reçoit chaque année environ 75 anormaux. Mais cet établissement ne suffit pas aux besoins de plus en plus grands. Aussi la Société d'utilité publique vient-elle de décider la construction d'un nouvel asile à Uster, avec 55 lits. Le devis ascende à fr. 200,000. La Commune donne le terrain gratuitement. Fr. 25,000 proviennent d'un legs et la Société pense obtenir le reste par des dons volontaires.

ALLEMAGNE. — Francfort s. Main. Notre ami et collaborateur, M. Xavier Ducotterd, professeur à Francfort s. Main, vient de prendre sa retraite après 44 années d'enseignement, dont 31 dans la ville de Francfort, en qualité de professeur de français à l'une des écoles supérieures de jeunes filles de la ville (Englisch-Fräulein-Schule).

Le départ de M. Ducotterd a donné lieu à une véritable solennité scolaire, soit à l'école où notre compatriote a enseigné si longtemps soit à son domicile, où la première autorité de la ville remit à M. Ducotterd l'ordre de l'Aigle de la Maison des Hohenzollern (Der Adler der Inhaber des Königlichen Hausordens von Hohenzollern). Mais on ne s'est pas contenté de décorer le vénérable professeur, qui a été admis à la retraite, tout en continuant à toucher son traitement intégral comme pension annuelle et viagère.

M. Ducotterd vit retiré à Francfort où il occupe ses loisirs à la refonte de son

¹ (Retardée).

Cours de langue, qui en est à sa douzième édition et à un travail sur K. V. Stoy, le disciple de Herbart et chef de l'école pédagogique d'Iéna.

L'*Educateur* tient aussi à apporter ses respectueux hommages au vieux maître, qui fut un des membres fondateurs de la *Société pédagogique de la Suisse romande* et porte le plus vif intérêt à notre association.

— On ne compte pas moins dans l'empire allemand de 90 instituts de sourds-muets avec 731 professeurs et 6542 élèves.

— Le Ministère prussien de l'instruction publique ordonne aux gouvernements provinciaux de faire suivre aux instituteurs des cours sur la manière de soigner les blessés en temps de guerre.

AUTRICHE. — Les instituteurs du Tyrol italien menacent de faire grève si le « Landtag » ne met pas à l'ordre du jour de sa première séance la question de l'augmentation du traitement des maîtres.

NOUVEAUTÉS PÉDAGOGIQUES ET LITTÉRAIRES

La maison Delagrave vient de mettre en vente, sous le titre de *Animaux, végétaux et terrains*, une série de trente tableaux muraux imprimés en couleurs, sur papier fort avec notices explicatives et descriptives, par J. Henri Fabre, docteur ès-sciences, membre correspondant de l'Institut. Dimensions des tableaux 64 cm. × 44 cm.

En feuille, renfermés dans un portefeuille

fr. 45

Chaque tableau, en feuille

» 1,75

» » collé sur carton

» 2,75

Cette remarquable collection a un caractère nettement utilitaire et scientifique. Elle doit être vivement recommandée aux autorités scolaires et aux directions des expositions scolaires permanentes.

Dr Ed. Fischer. *Flora Helvetica, 1530-1900*. Berne 1901.

Nous signalons à nos collègues, amateurs de botanique, le fascicule IV 5 de la *Bibliographie nationale suisse* consacré à la flore de notre pays. Indispensable pour les professionnels de la botanique, cette publication renferme une quantité d'indications précieuses pour le simple amateur désireux de trouver, rapidement, quelques renseignements sur la flore d'une station particulière, ainsi que sur les plantes officinales ou industrielles de notre pays.

Il faut être reconnaissant à M. le professeur Fischer d'avoir mené à bien ce travail si ingrat, mais si utile, et le féliciter pour la clarté avec laquelle il a su ordonner une bibliographie aussi compliquée.

Das erste Schulzeichnen. — Nous attirons l'attention des parents de nos petits sur une brochure dont les journaux de la Suisse orientale font beaucoup d'éloges : *Le premier dessin à l'école* de E. Buchmann, instituteur à Saint-Gall. Cet ouvrage est spécialement destiné aux enfants de 6 à 10 ans ; il renferme une collection très complète d'esquisses d'objets usuels. Quelle joie ne sera-ce pas pour nos petits d'occuper les longues soirées d'hiver à dessiner sur l'ardoise ou sur le papier tous les objets qu'ils reconnaîtront dans leur livre ! L'auteur a su se placer au niveau de l'intelligence de l'enfant, il a compris comment il voit les objets qui l'entourent et comment il désire et peut les reproduire. Nous connaissons du reste le zèle des bambins pour dessiner dès qu'ils savent ce que c'est qu'un crayon et tout ce qu'on en peut faire. En quelques traits seulement, ils seront capables de représenter ce qu'ils voient autour d'eux et leur nouveau livre leur offrira un choix magnifique. L'ouvrage a été examiné par des pédagogues expérimentés qui se sont prononcés très favorablement sur le but et la valeur de l'œuvre. Le prix de l'ouvrage, fr. 1 seulement, le met à la portée de toutes les bourses. Il est en vente chez l'auteur lui-même qui se charge de l'expédition directe.

L. R.

PARTIE PRATIQUE

SCIENCES NATURELLES

Les arbres en hiver.

A. — TACHES D'OBSERVATION. — 1. Notez les arbres auxquels on voit encore des fruits — ou des feuilles. (Tilleuls, frênes, érables, platanes, aulnes, etc.)

2. Observez les lichens et les mousses qui croissent sur les troncs et dites sur quels arbres (jeunes ou vieux ?), à quels endroits et de quel côté du tronc on en trouve le plus.

3. Regardez si vous trouvez des animaux dans les arbres creux, sous des morceaux d'écorce ou sous les feuilles mortes qui tapissent le sol. (Araignées, nymphes, larves, ou même, quoique plus rarement, des insectes parfaits — escargots, cloportes, etc.).

4. Comparez quelques arbres (les désigner aux enfants suivant la localité) au point de vue de la conformation de l'écorce, de la direction générale des branches et des rameaux, de la disposition et de la conformation des bourgeons.

5. Mettez quelques rameaux de marronnier dans un verre, placez-le devant la fenêtre, remplissez-le chaque jour d'eau tiède et observez les changements qui se produiront.

B. MATÉRIEL D'INTUITION. — Des rameaux morts et des rameaux vivants de différents arbres, avec leurs fruits si possible ; des morceaux d'écorce, un morceau de bois recouvert d'écorce, et, dans une boîte, des animaux recueillis sur ou sous les arbres.

C. DÉVELOPPEMENT. — On ne s'occupe guère des arbres en hiver ! Ils ont l'air si nus et si tristes ! Aussi les enfants ne pensent-ils pas qu'ils puissent rien offrir de bien intéressant. Il n'y a que les sapins qui trouvent grâce à leurs yeux parce qu'ils ont gardé leur verte parure.

Quant aux autres arbres, on passe à côté d'eux sans même les regarder. C'est là de l'ingratitude : ils nous ont tant réjouis au printemps et en été par leur feuillage et par leurs fleurs, en automne, par leurs fruits, que nous ne devrions pas les mépriser maintenant. Ils peuvent d'ailleurs apprendre encore bien des choses à un observateur attentif. Le fait même que les arbres, qui ont l'air secs et morts en hiver, renaissent chaque année au printemps et se couvrent d'une magnifique parure de feuilles et de fleurs, devrait exciter notre curiosité. Puis nous pourrions exercer notre talent d'observation en tâchant de reconnaître les différents arbres, même sans le secours de leurs feuilles, de leurs fleurs ou de leurs fruits. Peut-être aussi apprendrons-nous, chemin faisant et en examinant quelques arbres de plus près, où sont tous les papillons, les scarabées, les fourmis, les escargots et les mille autres petites bêtes qui entouraient les arbres en été de leurs essaims bourdonnants ou se régalaient paisiblement de leurs feuilles.

(On fera cette petite introduction avant de donner les tâches d'observation).

On pourrait croire que les arbres sont morts en hiver, puisqu'ils ne portent plus de feuilles. N'est-ce pas précisément par cela que nous distinguons, en été, les arbres ou les rameaux secs de ceux qui ne le sont pas ? Remarquez cependant que les arbres ou les branches qui n'ont pas de feuilles en été n'en ont *jamais* ; ils sont et restent *morts*, et ce qui est *vraiment* mort ne revient jamais à la vie. Les arbres ne font donc que *dormir* en hiver, à peu près comme ce petit scarabée que nous avons trouvé dans un tronc creux, ou cet escargot qui s'est caché en automne sous le tapis de feuilles. C'est que ces petits animaux, tout comme les arbres, peuvent dormir beaucoup plus longtemps que nous, souvent même cinq ou six mois.

Pour voir à quoi l'on reconnaît s'il y a encore de la vie dans un arbre, nous avons apporté deux petites branches de hêtre, l'une verte et l'autre sèche. Comparons-les. L'une est souple, élastique ; l'autre se casse très facilement. L'écorce de la première est adhérente et ne se laisse pas aisément enlever ; l'écorce de l'autre se détache d'elle-même. Celle-là porte sur tous ses rameaux des bourgeons d'un brun jaunâtre, allongés et pointus ; celle-ci est absolument nue. Enlevons soigneusement l'écorce de la première : nous verrons que le bois et même l'écorce sont encore un peu humides, tandis que l'autre est tout à fait sèche. Là, il y a encore un peu de sève, tandis qu'ici il n'y en a plus du tout. Or, c'est précisément la sève qui rend ce rameau élastique, qui empêche que l'écorce ne tombe et retient les bourgeons (chute des fruits mûrs par suite de la dessiccation de la tige). L'un de ces rameaux a donc encore de la vie parce qu'il contient encore de la sève ; l'autre est mort parce qu'il est complètement desséché.

On se croirait déjà au printemps quand on regarde les rameaux que vous avez coupés, il y a quelques semaines, et placés devant la fenêtre dans de l'eau tiède. Plusieurs bourgeons sont déjà ouverts et sont en train d'épanouir leurs feuilles. Cela va nous apprendre quelque chose. Si ces bourgeons se sont développés si rapidement, tandis que ceux qui sont dehors sont encore absolument nus, c'est qu'ils étaient dans un milieu *chaud*. Il se passera encore bien des semaines avant que le soleil donne aux autres une chaleur suffisante pour les faire éclore. Et plus tôt nous aurons quelques jours chauds, plus vite nous verrons des feuilles aux arbres. Les bourgeons des marronniers s'ouvrent souvent dès le commencement d'avril ; d'autres années, il leur faut deux ou même trois semaines de plus suivant le temps qu'il fait. D'autre part, tous les arbres n'ont pas besoin du même degré de chaleur pour épanouir leurs bourgeons. Observons-les quand le moment sera venu et nous verrons lesquels sont les premiers et lesquels sont les derniers à se couvrir de feuilles.

Une chose encore doit nous frapper : c'est que les bourgeons de nos rameaux se soient développés si rapidement. Ils n'ont pas de racines par lesquelles ils aient pu se procurer de la nourriture ; il y a cependant dans ces petites feuilles bien des substances qu'ils ne peuvent avoir puisées dans l'eau et qui doivent donc avoir été contenues dans le bois, dans l'écorce ou dans les bourgeons. L'écorce contient de l'amidon. Preuve : elle se colore en bleu sous l'action de la teinture d'iode. Il en est ainsi, en effet. Ce n'est pas pour rien que les peuples de l'extrême Nord mélangent de la farine d'écorce à la farine des céréales dans les années de disette, et ce n'est pas pour rien que les cerfs, les chevreuils, les chamois et les lièvres rongent l'écorce de certains arbres dans les hivers rigoureux où ils ne trouvent pas d'autre nourriture. Elle renferme, ainsi que les bourgeons et le bois, de bonnes provisions de nourriture que l'arbre fait chaque automne pour le printemps suivant.

C'est là ce qui explique la rapidité avec laquelle les arbres se couvrent au printemps d'un nombre aussi prodigieux de feuilles. S'ils devaient d'abord puiser dans le sol, et s'assimiler tous les sucres nécessaires, cet épanouissement des feuilles se ferait bien plus lentement. Il serait plus exact de dire que l'assimilation ne pourrait pas se faire du tout sans les feuilles, puisque la chlorophylle en est la condition absolue — mais les enfants de ce degré ne le comprendraient pas encore.

Nous trouvons déjà dans les bourgeons les rudiments des feuilles futures. Celles-ci sont soigneusement repliées et souvent entourées d'un fin duvet (marronnier). Cependant elles ne résisteraient pas au froid de l'hiver, elles gèleraient si elles n'étaient encore mieux protégées. Elles sont recouvertes de petites feuilles brunes, dures et résistantes, qui reposent les unes sur les autres comme les tuiles d'un toit. Ces petites feuilles diffèrent encore des feuilles ordinaires en ce qu'elles n'ont ni nervures, ni pétiole ; on les appelle des *écailles*. Nous pouvons donc très bien

dire que les arbres sont couverts de feuilles même en hiver, mais qu'on ne les remarque pas en général à cause de leur peu d'apparence. La forme et la disposition des bourgeons diffèrent d'un arbre à l'autre et, avec un peu d'attention, on peut reconnaître ainsi les différentes espèces d'arbres. (Comparez les exemplaires que vous avez sous les yeux.)

La conformation de l'écorce n'est pas la même non plus pour tous les troncs. Elle ne présente qu'un point de ressemblance, c'est que la couche extérieure est toujours sèche et fendillée. Dans les jeunes troncs et sur les rameaux où elle ne présente aucune fente, on l'appelle *épiderme*. Ni l'écorce externe, ni l'épiderme ne contiennent de la sève, même en été, et comme les couches internes s'accroissent sans cesse, tandis que la couche extérieure reste toujours la même, ces fentes et ces déchirures s'expliquent aisément. (Comparez l'écorce de différents arbres.)

On trouve toute une végétation sur cette écorce morte, même en hiver. Ce sont des *mousses* et des *lichens*. Les mousses se présentent au début sous forme de petites taches vertes, mais ici et là vous en voyez de plus développées où l'on peut distinguer nettement une tige et des feuilles. Les lichens, au contraire, ne présentent jamais que des espèces de lames grises, jaunâtres ou brunes, étrangement contournées et repliées, assez semblables à de grosses croûtes. Ni les mousses ni les lichens ne sont directement nuisibles aux arbres, puisqu'ils croissent sur l'écorce externe, qui est morte, et que les filaments ténus qui leur tiennent lieu de racines sont impuissants à pénétrer dans la partie vive de l'arbre. Cependant, un bon agriculteur les enlève soigneusement de ses arbres fruitiers, car ils abritent toute espèce d'insectes nuisibles. (Montrer les larves et les nymphes qu'on y a trouvées.)

D. RÉCAPITULATION. — Les arbres dorment en hiver. Leurs rameaux sont encore assez souples et sous leur écorce circule un peu de sève, preuve qu'ils sont encore vivants. C'est le froid qui les engourdit ainsi. (Comparez les grenouilles, les lézards, les marmottes.) — Des rameaux placés dans de l'eau tiède, dans une chambre chaude, épanouissent leurs bourgeons, du moins en partie, même en hiver. Ils mettent à profit pour cela les réserves de nourriture accumulées l'été précédent dans le bois, l'écorce et les bourgeons. — Les bourgeons se composent de rudiments de feuilles et de fleurs protégés par des écailles brunes et résistantes, souvent encore par du duvet et de la résine. Ces écailles ne renferment pas de chlorophylle, elles n'ont ni nervures, ni pétioles; elles constituent le feuillage d'hiver. Les parties du bois et de l'écorce dans lesquelles se fait la circulation de la sève sont protégées par l'*épiderme* dans les jeunes troncs et les rameaux, par l'*écorce externe* dans les plus âgés. Tous deux sont privés de sève, ne peuvent donc pas s'accroître et c'est pourquoi l'écorce est toute fendillée. — On peut distinguer les arbres en hiver par la forme, l'arrangement et la place des bourgeons, par la disposition et la direction des branches et des rameaux (comparez le marronnier et le tilleul), enfin par l'écorce. — Sur l'écorce croissent des mousses et des lichens; beaucoup d'insectes y trouvent un refuge en hiver, ainsi que sous l'écorce et dans les creux des arbres.

Traduit de G. Stucki.

F. M. G.

LANGUE MATERNELLE

V. Les premières leçons d'écriture.

J'ai connu un petit garçon de cinq ans qui n'avait pas encore commencé la lecture ni l'écriture.

Comme il était éloigné momentanément de sa mère, il voulut un jour lui écrire quelques mots au bas de la lettre qu'on lui envoyait,

comme le demandent d'ailleurs tous les enfants. Jusque là il ne l'avait fait que guidé par une main plus experte que la sienne dans l'art d'écrire ; mais cette sujétion lui pesait, et, dès qu'on lui eut suggéré d'écrire tout seul les mots papa, maman, il accueillit cette idée en frappant des mains.

Vite une ardoise, une touche et un beau modèle remplit bientôt la première ligne. Notre petit garçon se met au travail, à ce jeu plutôt, avec entrain : condition essentielle du succès. Après chaque ligne, il doit comparer son écriture avec le modèle, et effacer, *lui-même*, ce qui lui paraît trop défectueux. Au bout de dix minutes, il chantait victoire et montrait glorieusement sa « page » à qui voulait la voir.

Il fallut ensuite apprendre à tracer : — et c'est lui toujours qui se le proposait — *petit papa, petite maman*, puis *lillette*, le nom de sa sœur, puis *vi vi*, celui de son frère cadet, et enfin le sien : *césar*.

Le cahier et le crayon ont bien vite remplacé l'ardoise et la « touche » qui alourdit la main. Et lorsque l'enfant est reparti pour la maison, il emportait son cahier rempli de mots écrits de sa main, quelques-uns déjà difficiles à tracer, mais qui ne lui avaient procuré que du plaisir.

Les enfants qui ont, comme nous, passé des semaines, si ce n'est des mois, à faire des « bâtons » des *u*, des *a*, des *o*, peuvent-ils en dire autant ?

Non, l'enfant n'a pas de plaisir à écrire cent fois les mêmes éléments et l'on peut dire sans exagération que ces exercices trop répétés alourdissent encore plus son intelligence que sa main.

Comme pour la lecture, commençons par de petits mots simples qui lui plaisent parce qu'ils lui *parlent*, de personnes qu'il aime et de choses qui l'intéressent.

Mais, dira-t-on, il faut bien préparer la main, la rendre capable d'abord de tracer ces mots, et pour cela l'exercer en choisissant les traits les plus simples, les plus faciles à reproduire. Oui, à condition que l'enfant comprenne la raison de cette préparation après avoir constaté la défectuosité de ses propres signes. Et encore ces exercices doivent être courts, et ne pas se prolonger des jours et des semaines.

Cela ne veut pas dire que vous ne puissiez pas choisir, pour ne pas le rebuter, les mots les plus faciles ; mais avant tout, que son intérêt soit acquis.

Prenons le signe graphique le plus simple : le *i*. Vous ne viendrez pas dire à l'enfant : nous allons faire des *i*, au moment où il voudrait dessiner des bonshommes ! Vous prendrez occasion d'un éclat de rire bruyant, ou moqueur, ou intempestif, pour lui expliquer quand et comment il ne faut pas rire, et de qui. Et puis vous lui ferez reconnaître le son particulier du rire enfantin. Vous lui chanterez, un jour qu'il est grognon, la chanson : « *Jean qui pleure et Jean qui rit* », et ensuite vous lui proposerez de mettre le *rire*

sur le papier, pour montrer à papa comment son petit garçon a ri : *iiiiii*.

Il en tracera, de lui-même, autant de lignes que vous pouvez le désirer et s'efforcera, soyez-en sûr, d'imiter votre modèle.

Pour lui apprendre à tracer des *j*, vous lui ferez imiter le bruit du jet d'eau : *jjjjiiii*.

Pour le *t* : le tic tac de la montre : *ti ti ti ti ti ti*.

Pour le *n* : la sonnette qui chante : *dinn, dinn, dinn, dinn*.

Pour le *s* : le bruit du sifflet : *sssiii, sssuuu*.

Puis ce seront de petites phrases dans lesquelles la lettre nouvelle, le tracé nouveau sera répété plusieurs fois : *souffle le feu : fffououou*.

Que dit le coq ? — *cocorico, kikeriki*.

Surtout, consultez l'enfant, tout votre enseignement ne peut qu'y gagner.

P. HENCHOZ.

ARITHMÉTIQUE

Le nombre 7.

Base concrète : Les jours de la semaine.

Quel jour est-il aujourd'hui ? — Et hier, quel jour était-il ? — Quel jour sera-ce demain ? Quand ne venez-vous pas à l'école ? — Nommez les jours d'école. Combien en trouvez-vous ? — Dites tous les jours de la semaine. Comptons-les : la semaine a 7 jours.

Nommez le premier jour — le septième — le quatrième — le troisième — le sixième — le deuxième.

Dites-moi le numéro d'ordre, dans la semaine, des jours suivants : vendredi — mardi — dimanche — mercredi — samedi — lundi — jeudi.

Comptez de 1 à 7 et de 7 à 1.

Figurez les sept premiers nombres sur l'ardoise :

••••• ••••• •••••

$$7 = 6 + 1; 5 + 2; 4 + 3; 3 + 4; 2 + 5; 1 + 6.$$

Dites-moi ce que je dois ajouter aux nombres suivants pour avoir 7 :

à 6 ? à 4 ? à 3 ? à 5 ? à 2 ? à 1 ?

Problèmes divers.

1. Dans un groupe de 7 enfants, il y a 4 fillettes ; combien de garçons ?
2. Emile a 7 ans ; sa sœur Lucie a deux ans de moins. Quel âge a-t-elle ?
3. Louise doit préparer 7 couverts pour le dîner ; elle vient d'en apporter trois. Combien en faut-il encore ?
4. Notre journal nous arrive deux fois par semaine. Combien de jours dans la semaine ne paraît-il pas ?
5. Marius sort de l'école à quatre heures ; s'il se couche à 7 heures, combien de temps lui reste-t-il dès son retour de l'école ?

U. B.

COMPTABILITÉ

I. Compte d'un vigneron.

Jean-Louis, vigneron de M. Pierre-Abram, vous charge de lui établir son compte, d'après les notes suivantes :

Jean-Louis cultive 45 ares de vigne, soit une pose de 500 perches. (La perche a 9 m².)

Il reçoit f. 0.60 par perche pour la culture, 5 c. par provignure, 2 c. par pied de fumier porté, 40 c. par ouvrier, pour le sulfatage; 40 c. par heure pour le soufrage et 3 c. par litre de moût de vendange.

Le vigneron a tiré les acomptes suivants : le 1/4, le 15 avril; le 1/4, le 20 juin; le 1/4, le 1^{er} septembre; et f. 100, le 1^{er} octobre.

Il a récolté 4928 l. fait 126 provignures, porté 417 pieds de fumier et il a mis 9 1/2 heures pour soufrer. Il a sulfaté deux fois.

Le vigneron fournit la paille de lève, mais il a les sarments et les bouts d'échalas.

L. et J. MAGNIN.

Compte d'un vigneron.

DOIT AVOIR

		Culture, 500 perches à f. 0,60 . . .			300	—
		Provignures, 126 à f. 0,05 . . .			6	30
		Fumier porté, 417 pieds à f. 0,02 .			8	34
Avril	15	Reçu un acompte	75	—		
Mai	28	Sulfatage, 10 ouvriers à f. 0,40 . .			4	—
Juin	15	Soufrage, 9 1/2 h. à f. 0,40			3	80
»	20	Reçu un acompte	75	—		
Juillet	10	Sulfatage, 10 ouvriers à f. 0,40 . .			4	—
Septembre	1 ^{er}	Reçu un acompte	75	—		
Octobre	1 ^{er}	»	100	—		
»	5	Moût, 4928 l. à 3 cent. le l.			147	84
		Pour balance, Pierre-Abram redoit	149	28		
		Sommes égales	474	28	474	28

J'ai été payé le 7 novembre.

JEAN-LOUIS.

ÉCOLE ENFANTINE

CAUSERIE MORALE

La poupée de Germaine.

— Ninette, Ninette, où est Ninette ? demande Germaine en sautillant de la chambre à la cuisine pour chercher sa jolie poupée neuve; je l'ai pourtant posée par ici.

— Crois-tu donc que sa place soit là, sur la table, dit la maman de Germaine; j'avais besoin de cette table pour repasser, aussi ai-je mis ta poupée dans son lit, où elle est beaucoup mieux qu'ici, à la cuisine.

Germaine court à la chambre chercher Ninette et la rapporte comme une maman son bébé. Elle la serre sur son cœur, l'embrasse, la fait sauter, marcher, l'assied sur ses genoux et lui raconte des histoires.

— Ecoute, Ninette, lui dit-elle, demain nous irons chez tante Anna qui a deux petites filles, et dimanche, elles viendront ici avec leurs poupées. Ce sera très joli et nous nous amuserons certainement beaucoup.

— Maman, me donneras-tu aussi mon grand ménage ?

— Oui, à condition que vous en preniez soin et que tu remettes tout en ordre quand vous aurez fini.

— Oui, oui, maman, merci, répond Germaine, qui voudrait être déjà à dimanche.

En parlant à sa mère, la fillette aperçoit, dans le fond de la corbeille à linge,

le tablier de sa poupée et le mouchoir qu'elle a repassé une fois déjà. Elle se lève, pose sa poupée sur un tabouret et va se planter devant sa maman pour voir où en est son ouvrage.

— Ah! tu as bientôt fini, maman, me permets-tu de repasser ce qui reste?

— Si tu veux, mais ne te brûle pas; prends ce fer-là qui est moins chaud. Pendant ce temps, je vais arranger ce linge et ensuite tu m'aideras à le soigner.

Pour le moment, la pauvre Ninette est oubliée; avec sa tête et ses bras pendants, elle a l'air d'avoir été jetée sur le tabouret. Germaine est tout occupée de son ouvrage et chante :

Ah! voyez comment on repasse
Tout le jour, au grand atelier.

Mais cela ne dure pas longtemps, un bruit contre la porte l'arrête et lui fait oublier aussi son repassage. Elle va voir ce que c'est.

— Tiens, voilà Médor, dit-elle, bonjour Médor; donne-moi la patte.

Et Médor qui ne demande pas mieux que de s'amuser saute contre la petite fille en lui léchant les mains. Germaine va chercher sa balle et le jeu commence entre elle et le chien. Maman est obligée de la rappeler pour lui faire terminer son ouvrage et lui aider à serrer le linge.

— Tiens, dit-elle, porte ces mouchoirs à la chambre.

Germaine obéit, mais en revenant elle passe, sans le vouloir, si près du tabouret sur lequel est Ninette qu'elle l'en fait tomber.

— Oh! ma poupée! dit-elle en se retournant tout effrayée.

Ninette n'a heureusement rien, mais Germaine a eu bien peur. Elle ne veut plus la mettre sur un tabouret. Elle la relève, la tourne et la retourne et, pour la consoler, lui dit : « Ce soir, tu dormiras avec moi; je vais te déshabiller et te mettre au lit, parce qu'il est déjà tard; vois-tu comme le ciel devient sombre et comme tous les réverbères et les lampes s'allument. » Puis, pour l'endormir, elle lui chante ses plus jolies chansons. Le soir, en se couchant elle-même, la fillette embrasse encore une fois sa poupée et la garde dans ses bras pendant la nuit.

Le lendemain, elle va passer la journée chez sa tante et emporte sa poupée qui fait la joie de ses deux petites cousines.

— Oh! qu'elle est belle et comme tu dois être contente d'avoir une si grande poupée! Elle est comme un bébé.

— Oh! oui, je l'aime et je la soigne autant qu'un bébé.

Non, oh! non, Germaine ne soigne pas sa poupée comme une maman son bébé; il est vrai qu'elle l'habille la berce, la promène et s'en occupe souvent, mais combien de fois ne l'oublie-t-elle pas dans un coin, sur la table ou sur une chaise? Est-ce qu'une maman oublie ainsi ses enfants? Bien sûr que non!

Mais Germaine ne peut pas s'habituer à soigner ses choses; c'est une étourdie qui commence tout et ne finit rien; une chose lui en fait oublier et négliger une autre. Sa maman la gronde très souvent pour cela.

Chez ses cousines, elle fait comme chez elle; elle joue avec tout, regarde et admire tout, mais ne soigne rien. Heureusement que Lili et Clara sont des petites filles soigneuses et remettent les jouets en place lorsque personne n'en veut plus.

En les quittant, le soir, Germaine les invite à lui rendre sa visite dimanche prochain et leur recommande d'apporter leurs poupées

— Quel bonheur! dit Clara, ainsi nous pourrons de nouveau nous amuser avec ta belle poupée!

De retour à la maison, Germaine a tant à raconter à ses parents qu'elle ne s'occupe plus du tout de Ninette: elle l'a déposée sur une chaise à la cuisine où elle l'oublie complètement. C'est là que la poupée passe la nuit en compagnie de Médor qui est couché sur son tapis.

Pendant la nuit, tout va bien, mais, vers le matin, Médor se réveille, se lève et se dirige du côté de la fenêtre.

— Tiens ! qui est là, sur la chaise, se dit-il, et, pour mieux voir, il met ses deux pattes de devant sur la poupée qui tombe à terre. Pauvre Ninette ! Entre les pattes et la gueule de Médor il ne fera pas bon !

Ah ! ah ! c'est pour m'amuser, pense-t-il, en flairant Ninette de la tête aux pieds et en sautant autour d'elle. Si je tirais ce qu'il y a ici, sur la tête ! Et le voilà qui arrache le ruban des cheveux..... puis les cheveux..... puis..... C'est épouvantable, ce qu'il fait là ; si Germaine le voyait, que dirait-elle, que ferait-elle ? Elle ne se doute pas de ce qui arrive pendant qu'elle dort tranquillement. Mais le chien ne pense pas à Germaine ; il est content d'avoir trouvé la poupée qu'il n'a pas encore envie de lâcher ; après ses cheveux, il déchire ses habits, et, pour finir, arrive à lui enlever une jambe et un bras. Il mordille tellement le reste que bientôt ce n'est plus qu'un chiffon. La tête, qui ne s'est pas cassée, mais qui n'a presque plus de cheveux, est arrachée aussi.

Voilà Médor heureux ; c'était si amusant de tirer et d'arracher tout cela ! Il emporte la jambe sur son tapis où il la mordille encore, puis il s'endort fatigué.

Il n'y a plus de Ninette maintenant, plus de belle et grande poupée. Quel chagrin ce sera pour la petite fille et pour ses deux cousines aussi !

Voici le jour ; on entend la voix de Germaine qui chante ce qu'elle chantait à Ninette pour l'endormir. Va-t-elle se lever et chercher sa poupée ? Oui, la voici qui ouvre la porte et sort de sa chambre en disant : « Bonjour, papa, bonjour maman ! »

Elle tient ses pantoufles à la main et prie sa maman de lui aider à les mettre. Dès qu'elle est chaussée, elle veut courir vers la fenêtre de la cuisine pour voir s'il fait beau, mais que voit-elle par terre, près du tapis de Médor ?..... Et sous la table ?..... Et près de la fenêtre ? Elle croit qu'elle rêve et ouvre des yeux si grands que sa figure est toute changée.

— Mais... mais... où est ma poupée ? crie-t-elle tout à coup, en courant à la chambre, maman, où est ma poupée, où est-elle ?

— Où est ta poupée ? Pourquoi me le demandes-tu ? N'est-ce pas à toi de la soigner ?

— Oui, mais je ne la trouve pas, donne-la-moi, maman, s'il te plaît.

Mais la maman de Germaine ne peut pas lui rendre sa poupée ; elle l'envoie regarder à la cuisine.

Germaine, qui y a souvent laissé sa poupée, croit l'y retrouver encore aujourd'hui, mais, en entrant, elle aperçoit la tête de Ninette. Cette fois, elle ne se trompe plus ; c'est bien elle, c'est bien Ninette qui a été déchirée, mais par qui ? Serait-ce Médor ? Oh ! c'est affreux pour Germaine de penser à cela.

Ma poupée, oh ! ma poupée, dit-elle en pleurant maintenant à chaudes larmes ; viens voir, maman, viens !

Elle ramasse un des lambeaux, mais cela ne fait qu'augmenter son chagrin.

Sa mère arrive, l'air bien ennuyé aussi ; elle demande à Germaine où elle l'a mise hier soir. Au lieu de répondre, la petite fille se jette contre sa maman en disant : « Méchant Médor, je ne l'aime plus ! »

Au bout d'un petit moment, sa maman la prend sur ses genoux : — Tu vois, Germaine, que la place d'une poupée n'est pas à la cuisine ; si elle avait été dans son lit, Médor ne l'aurait pas trouvée ; ce n'est donc pas lui, le coupable.

Mais c'est trop tard maintenant pour la soigner ; Germaine n'a plus de poupée, et pendant longtemps elle en est toute triste. Lorsque ses petites cousines viennent la voir et qu'elle leur raconte l'histoire de Ninette, elles en sont terrifiées et ne s'amuse pas beaucoup chez Germaine, ce jour-là.

Longtemps encore la fillette parle de sa poupée et regrette d'avoir été si négligente ; elle se promet, si elle en reçoit une autre, de ne jamais la laisser traîner.

Il semble déjà à maman que sa petite fille soigne mieux ses jouets ; peut-être pourra-t-on lui donner une nouvelle Ninette au prochain Nouvel-An.

E. WEBER.